

Espagnole, avec de grands yeux pleins de flamme, et, faut-il l'ajouter ? de mutinerie et de caprice. Fernande, grosse blonde de six ans, se tenait en arrière, la doigt sur la bouche, et l'air boudeur. Je les embrassai toutes deux. Berthe me lutina un peu en me disant : « Je vous aimerai bien... oui, je le crois... surtout si vous ne me faites pas lire tous les jours la même leçon... » Fernande se détourna en se cachant le visage avec son bras. Je ne pus rien gagner de ce côté... Quant à Claire, elle dormait à moitié sur l'épaule de sa nourrice. M. de la Perne entra sur ces entrefaites : c'est un jeune homme aussi élégant que sa femme. Je me figurais une mère de trois enfants plus grave, et un banquier plus âgé et plus réfléchi. La maison est d'une élégance toute parisienne ; elle est petite, coquette, gracieuse dans ses moindres détails ; partout des fleurs, des statuettes des ornements, un superflu vulgaire et charmant. Cela ne ressemble guère au luxe imposant et princier de Carlendon-House ou de Wogans-Manor, pas plus que des statues antiques et des portraits de Van-Dyck ne ressemblent à des bijoux d'étagère et à de pâles copies des chefs-d'œuvre du pinceau.

Je me trouve peut-être mieux à l'aise dans ce joli-salon avec cette jeune femme aimable et gaie ; mais qui sait pourtant si je ne regretterai pas mon poétique pays de Galles, et même la froideur imposante de mes anciens hôtes ?... Je sais aujourd'hui combien ils cachaient de loyale bonté sous ces dehors sévères. Une surface brillante et légère couvrira-t-elle des qualités aussi solides ?

Paris, décembre 18...

Nous avons commencé nos études, et, pour dire la vérité, nous les commençons *ab ovo*. Berthe et Fernande ont appris jusqu'ici à lire *en s'amusant*, avec des fiches de toutes les couleurs, de jolies images, et comme on ne s'en est guère occupé, l'appareil scientifique a servi de jouet. Les fiches traînent dans tous les coins de la maison, les images ont été jetées aux quatre vents du ciel, et mes élèves ont dû humblement se remettre à l'A. B. C. Elles me comblent de gloire par leurs progrès, surtout Berthe. Cette enfant, qui est délicieusement jolie, a été l'objet d'un culte pour son père et sa mère ; il en est résulté ce que, sans employer toutes les forces du raisonnement, on pouvait prévoir ; elle est vaine de sa beauté, fière de son empire sur ses parents, et elle s'emporte comme du lait sur le feu à la moindre résistance. Je me fais avec elle un système de calme qui me réussit assez bien : aux caprices j'oppose des refus, aux colères une tranquillité parfaite, contre laquelle la fougue de l'enfant vient s'amortir. Mais que faire avec l'orgueil, que les éloges outrés des parents, la basse courtoisie des domestiques entretiennent à l'envi ?... Pour Fernande, c'est autre chose. Elle n'est pas vaniteuse, mais ne serait-elle pas envieuse, par hasard ? Elle paraît flegmatique, mais n'y a-t-il pas un peu de paresse sous ce calme ? Je ne la connais pas bien encore ; mais j'espère que le bon Dieu me donnera les lumières dont j'ai besoin pour discerner les tendances de ces petites âmes, et pour les conduire doucement vers le bien. Elles sont, du reste, assez aimables : Berthe a ses gentillesse d'enfant gâté, Fernande plaît par sa douceur câressante, et la petite Claire commence à me connaître et à me sourire. Je tâche de l'amuser en évitant toutefois le grand bruit et la furieuse agitation que l'on fait souvent autour des enfants, sous prétexte de les amuser : il me semble que l'on doit fatiguer ainsi ce petit cerveau et cette organisation si frêle encore ; le calme intérieur se produit au moyen du calme extérieur, et je crois très-nécessaire d'épargner avec autant de soin aux petits enfants les longs pleurs que les grands rires ; émotions trop vio-

lentes pour des natures aussi tendres..... Je voudrais voir les nouveau-nés toujours serains : ils ont encore l'innocence des anges, et la paix du ciel devrait régner en eux et autour d'eux. Les Anglais parlent à demi-voix aux enfants ; les Allemands leur disent sans cesse : *Tenez-vous bien tranquilles !* en France, ne fait-on pas précisément le contraire ?

Paris, janvier 18....

Je m'habitue à ma nouvelle position ; M. et madame de la Perne sont bons, et les enfants m'aiment assez : je sens que le sol s'affermir sous mes pieds et que je prends racine dans cette maison, où, probablement, je suis destinée à passer de longues années. Je ne parlerai que pour mémoire de quelques petites contrariétés causées par les domestiques, qui, très-souvent, font mal leur service auprès de moi ou me le font payor par des importunités. C'est le sort des pauvres institutrices, déclassées entre les maîtres et les serviteurs ; et, quelque inoffensive que l'on soit, dans notre position, on déplaît presque toujours aux servantes et aux femmes de chambre. Rappelons-nous la bonne maxime écossaise : *Le sage n'a de serviteur que lui-même*, et tâchons de la mettre en pratique.

Je passe quelquefois la soirée avec la famille. Madame de la Perne rassemble ses jeunes parents, quelques amis de son mari, et souvent, après le thé, on danse au piano. Je suis, bien entendu, le ménestrier de cette belle jeunesse. Parmi les dames que je vois ici, il y a une jeune cousine de madame de la Perne, mademoiselle Adrienne, qui me témoigne de l'amitié, et vers laquelle je me sens portée aussi par une vive sympathie. Elle n'est pas jolie, mais elle est bien agréable ; un visage spirituel et bon, une taille charmante et une grâce naturelle dans tout ce qu'elle fait. Adrienne est de mon âge, et nous nous entendons bien ; nous causons musique, littérature ; je lui fais lire de l'anglais, elle m'apprend les petits ouvrages de main, dans lesquels elle excelle ; enfin, c'est pour moi une agréable et douce société, qui remplace celle de ma pauvre Noëmi, que je ne vois presque jamais, car nous sommes l'une et l'autre enchaînées par de sérieux devoirs. Adrienne est la seule de ces dames qui fasse attention à moi ; quant aux jeunes gens, je ne les connais pas, excepté un seul d'entre eux, un capitaine de cavalerie, M. Emmanuel Duvray, qui, souvent, vient s'asseoir auprès de la petite table où je travaille avec Adrienne et cause longtemps avec nous. Il sait bien l'anglais ; nous lisons, nous parlons des auteurs anglais, de ces poètes des lacs, qu'il aime et apprécie ; il m'entretient quelquefois de ma chère Touraine, et dernièrement il a dessiné, de mémoire, une vue de Loches qui m'a fait monter les larmes aux yeux. Nous passons ainsi des heures charmantes, et je sens bien qu'il suffit, pour supporter son sort, de trouver ici-bas un ou deux cœurs amis qui vous comprennent.....

(A continuer).

GLOSSAIRE FRANCO-CANADIEN

— ET —

Vocabulaire de locutions vicieuses usitées au Canada
par OSCAR DUNN.

AVEC UNE INTRODUCTION DE M. FRÉCHETTE.

1 vol. in-18 cart..... 50 cts.

En vente à la Librairie de J. B. ROLLAND & FILS, Montréal.